

Ce numéro contient : 1<sup>o</sup> Un supplément musical : DANS LA LANDE ; LES LOUPS QUI TROTTENT ;  
2<sup>o</sup> Le 2<sup>e</sup> fascicule du roman nouveau de M. Tristan Bernard : L'AFFAIRE LARCIER

# L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes.

SAMEDI 23 MARS 1907

65<sup>e</sup> Année. — N<sup>o</sup> 3343



A L'HOPITAL MARITIME DE TOULON. — M. Fallières décore un blessé de l' "Iéna".

Voir sur la catastrophe de l' "Iéna" ,  
les pages 190-192, 196-197 et 204.



## COURRIER DE PARIS



L'Homme-qui-lit m'envoie hier la lettre suivante :

Mon cher ami,

Excusez-moi ? J'ai tant à faire que je n'ai pas le loisir d'aller vous voir. Mon existence n'est plus qu'une suite de tomes ininterrompus. Je vous écris cette lettre au crayon (jamais je ne me sers d'encre parce que l'on risque de tacher les livres) en un moment d'armistice, pendant que mon valet de chambre, ganté, selon la respectueuse habitude que je lui ai donnée, coupe avec une élégance rapide les onze ouvrages qui me restent à engloutir d'ici demain soir. Quel bel estomac j'ai dans le cerveau ! Je vous dirai que, depuis notre dern'ier entretien, j'ai beaucoup voyagé. D'abord je fus à Londres ; et non par le bateau, ni par le ballon, ni par le tunnel sous-marin, qui n'est d'ail leurs encore qu'à l'état chimérique et lointain de tunnel en Espagne... mais par le liv e, le meilleur et le plus agréable mode de locomotion qui soit. Avec lui, pas de mal de mer, d'abordage ni de déraillement. J'ai donc vécu quelques heures — et des délicieuses ! — dans la capitale de l'Angleterre. Seulement ce n'était point le Londres d'aujourd'hui, mais celui d'autrefois, du seizième siècle, évoqué, reconstitué pour notre artistique joie, avec un incroyable brio, par M. Georges Duval. Ah ! je n'ai pas bâillé une minute et j'ai mené une vie de plaisir, de dissipation, de massacre et de honte. Par le grand Will, quelle tournée ! J'ai visité la vieille Tour, les salles de torture et vu l'instrument de supplice appelé « la fille du duc d'Exeter ». C'est un ingénieux assemblage de rouleaux de bois ornés de pointes, combinés de façon à faire sortir avec clarté les mots de la bouche des gens timides. Cette galante personne a le secret de dénouer la langue des bègues et arracherait la parole à un muet. J'ai entendu les orgues de Saint-Paul, les trompettes du Guildhall, les cloches, les appels de corne des gardiens des portes... J'ai vu des cortèges, des rixes, des fêtes, des divertissements populaires, des gentilshommes à la mode, des élégantes, des femmes de fil d'archal, des ivrognes, des charlatans, des soldats, des valets en livrée bleue, des bourgeois à perruque, des ouvriers, des prostituées et des voleurs... ouf !... tout cela dans le plus shakespearien grouillement du monde !

Enfin, m'est arrivée la bonne chance, près de Saint-Michel, de me trouver là, au premier rang, une fois que la reine Elisabeth passait, au son des instruments, pour se rendre à un combat de dogues et d'ours en l'honneur de l'ambassadeur de France. Les rues étaient sablées. Tapis et pièces de soie par terre, tous les chevaux de l'escorte housés de velours cramoisi et les hérauts portant l'armure. Vêtue d'une robe de pourpre tissée d'or, la reine faisait danser le pas à une jument blanche. A vrai dire, je la croyais moins vieille et plus jolie. J'ai eu le temps d'apercevoir une longue figure ridée et souriante, des dents noircies par l'abus du sucre, et des cheveux rouges. De sa main droite gantée de toile d'argent, elle saluait amicalement le peuple qui hurlait d'amour. Je regrette, cher ami, que vous n'ayez point été près de moi.

Après cela, enrhumé par le brouillard et cédant à mon goût des brusques contrastes, j'ai filé vers l'Italie, celle de la Renaissance également, car les voyages m'offrent un double attrait quand je les entreprends à la fois dans des pays nouveaux pour moi et dans le passé de ces pays. J'emmenais le plus aimable et le plus savant des

compagnons de route, M. Emmanuel Rodocanachi, pour lequel, depuis toujours, la femme italienne du seizième siècle, cependant si dissimulée, n'a plus de secrets. Il avait entrepris de me faire connaître et suivre, pour ainsi dire pas à pas, cette femme italienne depuis que toute petite elle vagit dans son opulent berceau jusqu'à la minute où on la couche dans son cercueil de satin parfumé.

Grâce à lui et à sa pittoresque érudition, je puis affirmer que j'ai connu d'inoubliables instants dans la somptueuse familiarité des plus parfaites créatures qui se puissent concevoir. De cette enivrante expédition, je sors tout ébloui d'azur, de diamants, de perles, du satin des étoffes et des chairs immortalisées par le pinceau des génies, et je me sens — abattu et charmé — devenu Italien jusqu'aux moelles et stupéfait même de ne pas vous écrire cette lettre dans la langue à caresses du Tasse. Depuis, je relis le *Pastor Fido*, de Guarini, dans un exemplaire aux armes de la Pompadour que j'ai la grâce de posséder. Vivement, je regrette de ne pouvoir porter dague et maillot. Mais j'ai néanmoins, au quatrième doigt de ma main droite, une bague à poison qui m'a été donnée vers matines par une nonne d'Amalfi. Ce bienfaisant bijou figure, tenue par deux pattes de lézard, une tête de mort en émail que je compte bien sucer le jour où m'y auront irrévocablement contraint les rigueurs de l'impôt sur le revenu.

Excité par M. Rodocanachi, j'ai appris en outre quantité de choses indispensables : à Milan les dés et les jonchets, à Mantoue la tarentelle, à Bologne une botte secrète. Je sais à présent le costume, la coiffure, la chaussure, la teinture, les onguents et les fards, la toilette, les repas et les bains. A Ferrare, j'ai perdu à la *bassette* presque tout ce que j'avais, chez une courtisane ; en dix minutes je l'ai regagné à Rome, au *quinze*, chez un cardinal. Enfin, pour trois cent soixante-douze livres, j'ai acheté, dans le port de Gênes où elle pleurait assise sur un tas d'oranges, une jeune esclave sarrasine dite Simonetta, que j'ai ramenée à Paris, mais j'ai beau grincer des dents et faire le « More de Venise », je sens déjà que ma jeune captive me sera déobée, enlevée en auto, ou me quittera d'elle-même pour le café-concert. En résumé, je ne saurais trop vous engager à ce voyage dans le superbe et attachant volume de M. Rodocanachi, auquel un grand nombre de belles gravures ajoutent encore leurs richesses.

Depuis mon retour, j'ai continué de pérégriner, cette fois avec une femme, la douce, la bonne M<sup>me</sup> de Boigne. Quelle peste ! Je n'ose point dire : « Oh ! la rosse ! » parce qu'immédiatement mes confrères du Quai me jetteraient à la tête toutes les pierres du Dictionnaire (où cependant figurera sûrement un jour dans cette acception péjorative ce mot aujourd'hui honni). Mais, si l'on me permet un néologisme plus courtois, je m'écrierai : « Oh ! la rossette ! » qualificatif que mérite bien M<sup>me</sup> de Boigne, car elle n'épargne personne, même pas son mari, auquel pourtant elle devait beaucoup, qui lui avait apporté une énorme fortune et la laissait vivre seule, à sa guise, le plus souvent loin de lui. Mon pauvre vieux général, comme vous en avez été bien récompensé ! Certes, le jour où, pour la première fois, fraîchement débarqué, vous entendîtes chanter votre Adèle chez madame sa mère et où vos quarante-neuf ans retour des Indes comme le tokai et plus chauds encore que lui s'embrasèrent aux seize de la jeune fille, vous ne fîtes point là une brillante manœuvre ! L'enfant devait d'ailleurs être exquise, si l'on s'en remet les yeux ouverts à la miniature que, d'après elle, a peinte Isabey, et que j'ai plus d'une fois admirée chez son petit neveu d'Osmond, qu'elle avait institué son légataire universel. Avec

une centaine de mille livres de rentes, la terre d'Osmond, dans l'Orne, une propriété à la Celle-Saint-Cloud, une villa à Trouville et une merveilleuse collection de sèvres, elle lui avait laissé ses *Mémoires*, d'une pâte moins tendre que ses porcelaines. Ce sont eux que vient de commencer à publier M. Nicoulaud, à qui son ami les avait donnés. Il faut le remercier de n'avoir pas laissé plus longtemps ces curieux papiers dans l'oubli. L'ouvrage comprendra six volumes. Pour peu que les cinq autres soient aussi amusants que le tome I, nous en aurons pour l'argent du général. En effet, tout cela, simplement conté, vif, sifflant, spirituel, est — quoique ou parce que méditant — d'une lecture qui laisse un assez gai souvenir. On voit bien passer sur l'écran les ombres chinoises d'une société toute disparue et s'il y a, dans le boniment, excès de méchanceté, cette injustice même rétablit la balance et fait le compte avec les autres *Mémoires* bénins du même temps, où tout n'est que petit-lait et confiserie (1).

\*\*\*

Aujourd'hui le grand sépulcre de l'*Iéna* est vide. Il a rendu ses marins qui ne sont pas morts en mer, et tous ces braves gens, pour toujours, jusqu'à ce que leurs membres calcinés ne soient plus que cendres de tombeau, et même encore après, pour des milliers et des milliers d'années, sont ensevelis dans les cimetières de France où ils deviendront peu à peu de la terre natale. Ah ! qu'ils aient la paix, l'éternelle et béatifique paix, tandis qu'avec eux et sans eux continuera de se poursuivre ici-bas la marche lente et mystérieuse du monde ! Il n'y a rien à dire, en présence de tant de cercueils. On a fait ce qu'il fallait, ce qu'on pouvait, ce qu'on devait pour honorer les glorieuses victimes. Les crêpes, les drapeaux, le canon, les discours, les musiques funèbres, une ville en deuil, un pays blessé... Et à présent, c'est fini, plus rien, tout cela recouvert déjà par les lourdes vagues du silence, en attendant celles de l'oubli ! Quelle incommensurable tristesse ! Je pense à toutes les larmes versées, à celles qui couleront encore, pendant longtemps, et le mot sublime de l'office des Morts des Chartreux est le seul qui me remonte du cœur aux lèvres comme une plainte et un cri d'appel : *Lacrymabiliter !*

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

## LA CATASTROPHE DE L'« IÉNA » ET LA POUDRE B

L'accident de l'*Iéna* a rappelé l'attention sur la poudre B. L'opinion générale attribue en effet, non sans quelque apparence de raison, la catastrophe à une inflammation spontanée de cette poudre. Avant d'émettre un avis sur la question, il ne sera peut-être pas inutile d'expliquer ce qu'est la poudre B, la composition de cet explosif étant restée un mystère pour l'immense majorité de nos contemporains, qui lui attribuent volontiers les plus mystérieuses propriétés.

La poudre B, disent les savants, est du coton-poudre gélatinisé.

La poudre B, disent les spécialistes, est une poudre colloïdale.

La poudre B, disent les gens sans prétention, c'est du collodion séché qu'on a coupé avec des ciseaux en petits morceaux carrés.

Toutes ces définitions sont exactes, mais c'est sans contredit la dernière qui est la plus claire et la plus précise.

Comment fabrique-t-on la poudre B, ou, pour parler d'une façon plus générale, la poudre à la *nitrocellulose* ?

### LE COTON-POUDRE

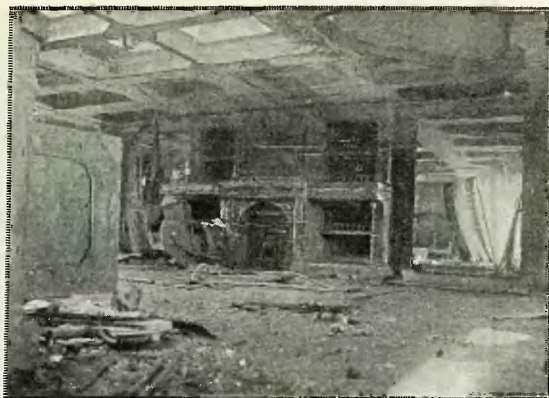
On commence par préparer du coton-poudre. Pour cela on traite par l'acide azotique (acide nitrique ou acide

(1) Les ouvrages visés par M. Henri Lavedan : *Londres au temps de Shakespeare*, la *Femme italienne à l'époque de la Renaissance* et les *Mémoires de la comtesse de Boigne*, ont été publiés : le premier par l'éditeur Flammarion (3 fr. 50), le second par la maison Hachette (30 fr.) et le troisième par la maison Plon (7 fr. 50).

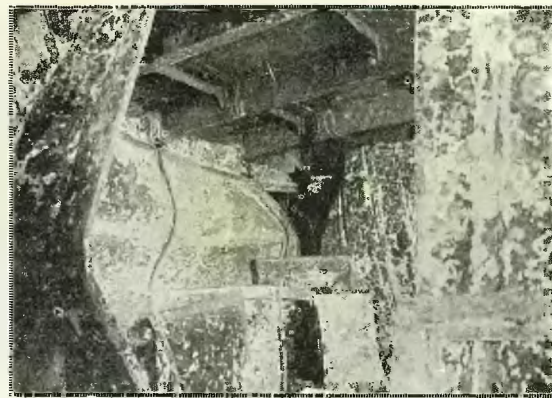




Chambre du commandant Adigard, où il fut tué.



Salle à manger de l'amiral Manceron ; au fond, son salon.



Ce qui fut la cabine d'un officier.

## Photographies montrant les effets de l'explosion à bord de l'« Iéna ».

nitrique mélangé d'acide sulfurique) du coton convenablement nettoyé (cellulose à peu près pure); puis, quand le coton a été suffisamment attaqué, on le rince soigneusement et on le fait sécher : le coton-poudre est obtenu. Ce produit ne diffère du reste, au point de vue physique, du coton qui lui a donné le jour que par un aspect un peu plus rêche; le moelleux primitif a en partie disparu.

La découverte du coton-poudre est due à Schœnbein, qui le prépara pour la première fois en 1846. Cet explosif a reçu depuis cette époque une foule de noms différents. On trouve, en effet, de la cellulose plus ou moins pure un peu partout, et Raspail en eût découvert quelques kilogrammes dans le fauteuil du président légendaire. Mais, lorsque cette cellulose a été traitée par l'acide azotique, on peut l'appeler coton-poudre, fulmicoton, poudre-coton, coton fulminant, coton azotique, pyroxyline, pyroxyline, poudre pyroxylée, xyloïdine, poudre de bois, poudre blanche, fulmi-bois, fulmi-paille ou nitrocellulose : le corps obtenu est toujours le même et ses propriétés ne varient guère, si son apparence extérieure diffère plus ou moins.

Traité par le même acide, le coton, la sciure de bois, la paille, le papier ou le linge fournissent toujours un produit sensiblement constant : c'est que le fulmicoton n'est autre chose que le produit du remplacement, dans une cellulose quelconque, d'une quantité donnée d'hydrogène par une quantité correspondante d'acide hypoazotique, ce produit si connu et si désagréable que tant de piles électriques dégagent sous le nom vulgaire de vapeurs nitreuses. Chose remarquable, ce phénomène de substitution est en chimie un phénomène général : il existe des familles entières de corps organiques où l'on peut, sans difficulté, remplacer une, deux ou trois molécules d'hydrogène H par une, deux ou trois molécules du radical  $\text{AzO}$  (acide hypoazotique). Les corps ainsi formés conservant le nom du corps primitif que l'on qualifie suivant le cas de monitré, binitré ou trinitré.

C'est ainsi qu'en opérant sur le coton ou cellulose, on obtient successivement les cotons mononitré, binitré ou trinitré (mononitrocellulose, binitrocellulose, trinitrocellulose), le dernier de ces corps portant plus spécialement le nom de coton-poudre.

Si l'on part de la glycérine, on obtient de même les nitroglycérines.

Le phénol ou acide phénique donne, entre autres dérivés, le trinitrophénol ou *acide picrique*, que les Français ont baptisé *mélinite*, les Anglais *lyddite*, les Italiens *perite*, les Autrichiens *écrasite*, les Allemands *explosif 88*, les Japonais *explosif Schimose*, etc.

La benzine fournit la binitrobenzine (*essence de mirbane* ou huile d'amandes amères).

Le crésol produit les diverses crésylites. La naphthaline donne les nitronaphthalines, etc. On pourrait continuer ainsi indéfiniment.

Les exemples cités suffiront sans doute à montrer comment on peut aisément changer des corps aussi inoffensifs que le bois, la glycérine ou l'acide phénique en explosifs aussi énergiques que le coton-poudre, la nitroglycérine et la mélinite. Vous n'avez qu'à substituer trois molécules du radical  $\text{AzO}$  à trois molécules d'hydrogène, et le tour est joué. C'est même là ce qui rend au premier abord le métier d'anarchiste relativement facile.

Il se trouve heureusement que le métier de fabricant d'explosifs en chambre n'est cependant pas un métier de tout repos et qu'il exige en réalité des gens décidés d'avance à faire le sacrifice de leur peau, ce qui ne se rencontre guère sous nos climats. La nitroglycérine, par exemple, est une huile jaunâtre d'une sensibilité exquise, et, bien qu'elle ne possède point l'hyperesthésie sensorielle du chlorure d'azote qui détone quand on le chatouille avec une barbe de plume ou parfois quand on se contente de le regarder, la moindre privauté un peu brusque la décide généralement à se livrer à des manifestations extérieures d'une violence singulièrement dangereuse.

Pour apprivoiser ce liquide acariâtre, il n'est rien de tel que de le faire absorber par un sable convenablement choisi ou simplement par de la sciure de bois. Il prend dès lors le nom de dynamite et conserve une certaine tenue.

L'acide picrique se comporte d'une façon plus curieuse encore.

A l'état de poudre cristalline, il est fort dangereux. En solution étendue d'eau, il constitue un excellent remède contre toutes les brûlures ; telle la lance d'Achille guérissait les blessures qu'elle avait faites. Fondu, il tient le milieu entre le bois et le soufre : vous pouvez le frapper avec violence, essayer d'y mettre le feu avec une

allumette... de contrebande, vous ne le ferez point sortir de son naturel. C'est la découverte de cette curieuse impassibilité qui constitue surtout l'invention de Turpin.

Mais versez cet acide picrique (*mélinite*) fondu dans un obus en acier, placez à l'intérieur un tube d'acier ou détonateur plein d'acide picrique en cristaux, surmontez le tout d'une amorce contenant un demi-gramme de fulminate de mercure, et vous obtiendrez un engin de destruction très sûr, dénommé obus allongé, dont les effets explosifs seront capables de remplir d'aise à la fois l'anarchiste le plus déterminé et l'artilleur le plus convaincu. Et occupant ces obus allongés, qu'aucun anarchiste ne saurait imiter, remplissent des caissons qui promènent au trot sur le pavé, avec la plus complète sécurité, les servants de notre artillerie.

Mais, si Turpin et les officiers de l'Ecole de pyrotechnie de Bourges ont pu ainsi domestiquer la mélinite pour en faire un explosif de tout repos, il est clair qu'on a dû également, depuis longtemps, chercher à domestiquer de même le fulmicoton pour en faire une poudre balistique de premier ordre. Le fulmicoton présente en effet la propriété précieuse de communiquer aux projectiles des vitesses incomparablement plus grandes que celles données par la poudre noire. Or, tout le monde sait que le progrès moderne réside surtout dans l'accroissement de la vitesse. Remplacer le cheval par la bicyclette, et celle-ci par l'auto, substituer à la poste le téléphone, à la flèche la balle du fusil à pierre et à cette dernière la balle du Lebel, semble en effet l'idéal de l'homme moderne qui pourrait prendre pour devise : « Plus vite, toujours plus vite. »

Malheureusement, le coton-poudre proprement dit, en dépit de toutes ses qualités, était resté brutal ; il disloquait les armes et surtout se conservait mal. L'Autriche ne l'en adopta pas moins comme poudre à tirer vers l'époque de la guerre d'Italie. Mais le coton-poudre de Lenk, qui, soigneusement préparé dans un laboratoire, se comportait très régulièrement et se conservait fort bien, changea d'allure dès qu'on se fut mis à le fabriquer industriellement, et les magasins à coton-poudre autrichiens se prirent bientôt à sauter comme des cuirassés modernes.

Le général de Lenk eut beau raconter que son coton-poudre avait été mal lavé, qu'on le traitait sans ménagement et qu'on l'exposait sans raison à des écarts de température contraires à sa bonne conservation, l'armée autrichienne ne voulut plus rien savoir et revint à la poudre noire des Chinois et de Berthold Schwarz.

Cette fâcheuse école ne découragea cependant point les chercheurs et, vers 1864, le capitaine Schultze présenta sa fameuse poudre de bois qui ressemblait du reste beaucoup à nos poudres actuelles, bien que la fabrication en fut notablement moins soignée. Mais la mauvaise réputation du coton-poudre était alors si bien établie qu'on refusa délibérément et de parti pris d'entendre Schultze.

## L'INVENTION DE LA POUDRE B

Les choses durèrent ainsi une quinzaine d'années, la poudre noire de Louis XIV, plus ou moins comprimée, continuant à satisfaire les balisticiens. Mais vers 1880, on commença à se plaindre des armes en service, fusil Gras et canon de Bange, dont la vitesse initiale (455 m.) et les zones dangereuses semblaient décidément bien mesquines. C'est alors que l'ingénieur des poudres Vieille, reprenant les idées de Schultze (1864) et d'Hartig (1847), eut une inspiration véritablement géniale ; il se dit qu'en transformant le coton poudre en une matière amorphe et suffisamment compacte, en le dissolvant par exemple, pour le faire ensuite sécher, et en le comprimant, il lui enlèverait sa trop grande facilité d'inflammation et ralentirait sa combustion, tout en lui conservant son énergie intégrale, mais en ne permettant à celle-ci de se manifester que progressivement. En d'autres termes, il espérait créer ainsi une poudre progressive, idéal qui hantait depuis longtemps le cerveau de tous les poudriers.

La théorie était inattaquable. Restait à passer à la pratique. Or, dissoudre le coton-poudre, rien n'était plus simple : il y avait longtemps que les photographes se livraient avec succès à cette opération en employant un mélange approprié d'alcool et d'éther et produisaient le collodion, faisant ainsi, à la façon de M. Jourdain, de la poudre progressive sans le savoir. Le collodion n'est en effet autre chose qu'une poudre colloïdale, un coton-poudre gélatinisé. Coupé avec des ciseaux en petits morceaux carrés, du collodion préparé avec soin et convenablement séché fournit à M. Vieille sa première poudre progressive, poudre qui, par surcroît et sans qu'on l'eût

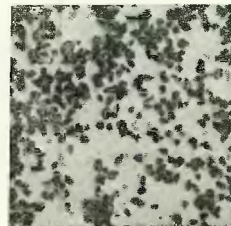
cherché, se trouva être sans fumée. Conformément aux prévisions, cette poudre se montra très nettement supérieure à l'ancienne poudre noire. C'était une nouvelle et merveilleuse édition de l'œuf de Colomb.

Malheureusement, le collodion primitif, quoique se conservant assez bien, ne parut pas encore assez puissant, et M. Vieille le remplaça au bout de peu de temps par un mélange peut-être un peu moins abstrait de collodions spéciaux donnant, au point de vue balistique, des résultats tout à fait remarquables, et permettant d'augmenter de plus de 100 mètres les vitesses initiales sans changer les pressions intérieures.

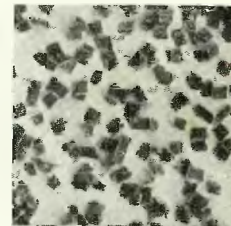
Telle fut l'origine de la poudre B qui date du début de 1885, alors que la méthode générale de fabrication des nouvelles poudres remonte à quelques mois plus tôt : octobre 1884 (1).

L'adoption de la poudre B, qui permit d'établir le fusil 1886 (fusil Lebel) et d'améliorer à un haut degré le canon de Bange, contribua singulièrement à nous préserver de la guerre, lors de l'incident Schnœbelé, et le nom de M. Vieille devint alors justement célèbre.

Le succès fut si considérable et l'engouement tel que M. Vieille pouvait écrire quelques années après dans le *Mémorial des poudres et salpêtres* (2) : « Il résulte de là que l'adaptation au tir des bouches à feu de quelque autre explosif actuellement connu ne pourrait apporter



Poudre noire.



Poudre B.

La poudre B, représentée ici grossier nature, est celle employée pour les cartouches de fusil Lebel : pour l'artillerie, elle est généralement découpée en longues bandes que l'on réunit en jags ; son aspect et sa couleur rappellent la corne blonde.

à l'armement qu'un perfectionnement de détail, et qu'un nouveau progrès, comparable à celui qui a été réalisé récemment, ne saurait être obtenu que par la découverte d'explosifs d'un type entièrement différent de ceux que la chimie met aujourd'hui à notre disposition. »

Cette déclaration, qui semble aujourd'hui quelque peu risquée, parut alors toute naturelle en raison de l'immense service que nous rendait à cette époque la découverte de la poudre B.

Les poudres Vieille à la nitrocellulose furent, d'ailleurs, bien vite imitées, et toutes les nations les adoptèrent bientôt, soit telles quelles, soit à l'état de mélange avec des poudres analogues à la nitroglycérine (poudre Nobel). La question de supériorité entre ces diverses poudres n'est point encore résolue à l'heure actuelle.

## L'INSTABILITÉ DES POUDRES B. — LES ACCIDENTS QUI ONT PRÉCÉDÉ CELUI DE L'« IÉNA ».

Pendant quelques années, tout alla bien, mais le défaut originel de la nitrocellulose réapparut assez rapidement, et la stabilité des poudres à base de fulmicoton sembla de nouveau douteuse. On discuta longuement dans les milieux techniques, attribuant, comme toujours, en pareil cas, les altérations survenues au manque de précautions et de surveillance, mais il fallut, en fin de compte, reconnaître la réalité de ces altérations, et l'on adopta le système proposé par le service des poudres et salpêtres, système qui consistait à réparer en quelque sorte les poudres atteintes d'un commencement de décomposition en reprenant à nouveau les dernières opérations de la fabrication. C'est ce qui constitue le *radoubage* des poudres B. On comptait alors que les poudres neuves dureraient sept ou huit ans sans s'altérer et que le *radoubage* renouvelerait leur bail d'existence pour une période égale. La chose était déjà grave, car, dans ces conditions, il fallait renoncer à constituer dès le temps de paix tous les approvisionnements de poudre dont on aurait besoin en temps de guerre, ainsi qu'on le faisait jadis avec la poudre noire. Un canon de campagne, par exemple, tire

(1) *Mémorial des poudres et salpêtres*, t. III, p. 9.

(2) *Mémorial*, t. III, p. 12. Note publiée par ordre du ministre de la Guerre sur les *Nouvelles Poudres de guerre* (25 juin 1890).







M. ET M<sup>me</sup> MARCELIN BERTHELOT

Phot. Paul Boyer.

L'illustre chimiste Berthelot, une des gloires de la science française, est mort subitement, lundi 18 mars, quelques minutes après sa femme, depuis longtemps alitée et dont il venait à peine de quitter le chevet : comme un de ses fils lui annonçait, avec tous les ménagements possibles, que la malade avait cessé de souffrir, une violente émotion l'étreignit au cœur, il eut une douloureuse exclamation et aussitôt il expira.

Né à Paris en 1827, Marcelin Berthelot était entré, le 27 octobre dernier, dans sa quatre-vingtième année. Sa longue carrière fut remplie par de mémorables travaux ; les plus importants, qui lui valurent la renommée universelle, le conduisirent, on le sait, à la synthèse des substances organiques et réalisèrent en chimie une véritable révolution. Professeur au Collège de France, membre de l'Académie des sciences, nommé secrétaire perpétuel de celle-ci, à la suite de la démission de Pasteur ; successeur du mathématicien Joseph Bertrand

à l'Académie française, sénateur inamovible, ancien ministre de l'Instruction publique et des Affaires étrangères, grand-croix de la Légion d'honneur, Berthelot, de qui la vaste intelligence et l'infatigable activité s'exerçaient au delà du domaine ordinaire de ses études, s'est éteint comblé de titres et de dignités. Sur la proposition du gouvernement, le Parlement a décidé de lui faire des funérailles nationales.

Plus d'une fois, nous avons eu l'occasion de reproduire ici les traits du grand savant dans son laboratoire (voir notamment les numéros de *L'Illustration* du 27 avril et du 23 novembre 1901) ; aujourd'hui, n'est-ce pas dans le logis simple et familial de l'Institut, témoin d'une fin si dramatique et si belle à la fois, qu'il convient de le faire revivre, à côté de M<sup>me</sup> Berthelot, là même où la mort, en frappant ensemble les deux vénérables époux, a voulu en quelque sorte respecter leur exemplaire union de près d'un demi-siècle ?



M<sup>e</sup> MILLERAND

Le plaidoyer de l'adversaire qu'il écoute avec des sagesses d'écolier, tout à l'heure il va le prendre entre ses fortes mâchoires, et dans cette meule le serrer, le hacher, le broyer, le réduire à néant. Lentement, sans colère, avec une impitoyable volonté, il poursuit jusqu'au bout sa tâche. Parfois, la voix rude marque un peu d'ironie brève et puis le mouvement reprend, avec une puissance machinale. Point d'ornement ajouté. Des faits, des arguments unis les uns aux autres, comme maillons d'une chaîne d'acier et la beauté réside dans la force tranquille et sûre de soi...

M<sup>e</sup> BARBOUX

Sa voix a des sonorités étranglées et cristallines. Son style est pur et orné. Les couplets qu'il enchâsse dans ses plaidoyers ravissent les délicats, cependant que sa parole claire simplifie, vivifie le débat le plus confus, le plus aride. Il a plaidé tous les procès ; il sait tous les codes ; il n'ignore nulle jurisprudence et connaît tous les « moyens » utiles ; quelle que soit la matière : finances, commerce, art, divorce, succession, en tout il semble un spécialiste. Il est le maître de la plaidoirie civile, maître sur maître, maître sur tous.

M<sup>e</sup> DEMANGE

C'est la bonté qui parle, la loyauté qui discute, la sincérité qui plaide. S'il réclame avec tant d'ardeur persuasive l'acquittement de son client, c'est qu'il croit à son innocence ou à l'utilité d'un pardon. Sa finesse ne va jamais jusqu'à la ruse. Son habileté ignore le mensonge. Sa grande voix ne dit que des mots partis du cœur et le souffle généreux de son plaidoyer emplit l'audience d'une atmosphère de miséricorde et de solidarité humaine. Le juré l'écoute et ne songe plus qu'à la clémence.

M<sup>e</sup> HENRI ROBERT

Des galops, des emportements, des tourbillons, des fusées, des zigzags d'éclairs, du rire, des mots qui crépitent ou qui cinglent, de la jeunesse, de la vie, du mouvement, de l'audace et du bruit : c'est M<sup>e</sup> Henri Robert qui plaide. Quel tumulte de phrases qui se précipitent ! Quelle bousculade ! Le plus solide échafaudage s'effondre sous l'invincible poussée. Nulle digue ne résiste à ce débordement de verve ; le torrent des mots entraîne tout et tous, et quand le verdict est prononcé, on croit voir tournoyer en un dernier remous des débris de réquisitoire.



## QUATRE MAITRES DU BARREAU

Dessins d'Henri Rudaux, d'après son album NOTRE : ÉPOQUE.





## UN CAMPMENT DE ROMANICHELS

Phot. Ch. Gerschel.

\* Bohémiens, romanichels, de quelque nom qu'on les appelle, les nomades qui passent avec leurs roulottes, attelées de maigres hardières, sont la terreur du campagnard, que le pittoresque de leur vie, de leur équipement, leur beauté, parfois, laissent parfaitement froid. Et comme est justifiée cette aversion des sédentaires attachés à leur coin de terre à l'égard de ces errants sans feu ni lieu ! En apparence chaudronniers, vanniers, maquignons, parfois, ou franchement diseurs de bonne aventure et vivants « de vingt petits métiers dont on n'a pas besoin », ces outlaws ne sont en réalité que des pillards à l'affût de rapines, cueillant au passage, au hasard de leurs besoins, et suivant les occasions qui se présentent, les légumes du

champ, les hôtes du poulailler, une bête du troupeau, un cheval laissé la nuit au pâturage. C'est ainsi que tout récemment on arrêta, près de Choisy-le-Roi, une bande de ce genre, qui faisait en grand le commerce des chevaux, si l'on peut ainsi qualifier une opération où il n'y a aucuns débours à risquer, et où la vente est tout bénéfice. Cette bande, en partie du moins, le photographe Ch. Gerschel l'avait rencontrée, l'automne dernier non loin de Choisy où elle fut cueillie, et il en avait fait, moyennant quelques pièces blanches, un cliché, cette typique scène de genre que nous reproduisons.





La recherche des victimes : un sac contenant ce qui reste d'un marin de l'« Iéna ». — *Phot. J. Achille-Drey us.*



M. Fallières fixant la croix de la Légion d'honneur au cercueil de l'enseigne Roux.



L'évêque de Fréjus, M<sup>sr</sup> Guilibert, précédé du clergé toulonnais, passe devant les prolonges d'artillerie portant les 105 cercueils. — Au premier plan, sont rangés les survivants de l'« Iéna ». — *Photographies Boboly.*

LA CATASTROPHE DE L'« IÉNA » : LA J





Sur la place d'Armes : le groupe des personnages officiels avant le défilé du cortège funèbre.



Sur le quai de Missiessy : le contre-amiral Manceron saluant M. Fallières et les membres du gouvernement avant de leur présenter son bâtiment dévasté et son équipage décimé.





LA FAMINE EN CHINE. — Un « camp de secours » près de Tsingkiang-pou (province de Kiang).





Devant une hutte du camp de secours : le déjeuner d'un enfant chinois. — Copyright Walter Kiran.

## DIX MILLIONS D'AFFAMÉS EN CHINE

Une famine effroyable, la plus terrible qu'ait vue depuis cinquante ans ce pays habitué pourtant à la disette, décime en ce moment la Chine.

Les pluies tombées l'été dernier ont converti en immenses lacs des provinces entières, notamment celles du Chan-Toung (où sont situées la concession allemande de Kiao-Tchéou et la concession anglaise de Wei-Haï-Wei), du Ho-Nan et du Kiang. Les récoltes ont été détruites entièrement et les populations réduites à la plus effroyable détresse : dix millions de Chinois sont à la veille, littéralement, de mourir d'inanition.

L'apathie naturelle des pouvoirs publics, ce fatalisme oriental qui anéantit parfois chez le peuple chinois jusqu'à l'instinct de la conservation, devaient rendre le fléau plus meurtrier encore ici que partout ailleurs. « Qu'est-ce que cela, sur tant de millions d'hommes ? » disaient certains fonctionnaires. D'ailleurs, même en admettant des dispositions meilleures, le gouvernement chinois dispose de ressources si limitées qu'il devait demeurer fatalement impuissant devant l'étendue du mal. Combien de malheureux, après avoir tué ou vendu leurs porcs, leurs ânes, jusqu'à leurs chiens, mangé jusqu'à leur dernière miette, ont attendu, résignés, une mort qui leur semblait inévitable !

Certains ont vendu, pour subsister, leurs enfants eux-mêmes ; on pourrait citer, paraît-il, chose effroyable ! des cas de cannibalisme.

D'autres, cependant, en troupeaux lamentables, déguenillés, hâves, se ruient vers les villes pour y chercher le salut.

Autour des grandes cités des provinces dévastées : Nankin, Tsingkiang-pou, Husian, Yangchow, Yaowan, Hsueh, Suchien, Hsien, Chinkiang, se sont formés des camps analogues aux « camps de concentration », de lugubre mémoire, des « camps de famine ». On estime qu'autour de ces neuf villes il n'y a pas moins de 800.000 pauvres diables entassés.

Un cri d'alarme a été poussé par les consuls et par les résidents européens. Des comités se sont formés en Chine même. Ils réunissent à des personnages officiels importants de l'empire, comme le vice-roi de Nankin, le commissaire impérial des traités à Changhaï, les riches négociants chinois et les notables des colonies étrangères.

A leur appel, l'Amérique, l'Angleterre se sont émues. Des souscriptions ont été ouvertes, et les fonds commencent à parvenir en abondance à Changhaï où ils sont centralisés.

C'est de là que partent les secours destinés aux affamés : vivres, vêtements, objets de première nécessité, — et secours médicaux aussi, non moins nécessaires, si l'on veut arriver à prévenir les épidémies menaçantes.

Sur les lieux mêmes, des missionnaires se chargent de distribuer aux victimes de l'effroyable calamité le peu qui leur est nécessaire pour subsister. Chaque bouche, en moyenne, ne coûte guère, à nourrir, qu'un peu plus d'un sou par jour : mais il y en a des millions.



LA FAMINE EN CHINE. — Trois vieilles femmes.





M. Xavier Leroux.

M. Raoul Gunsbourg.

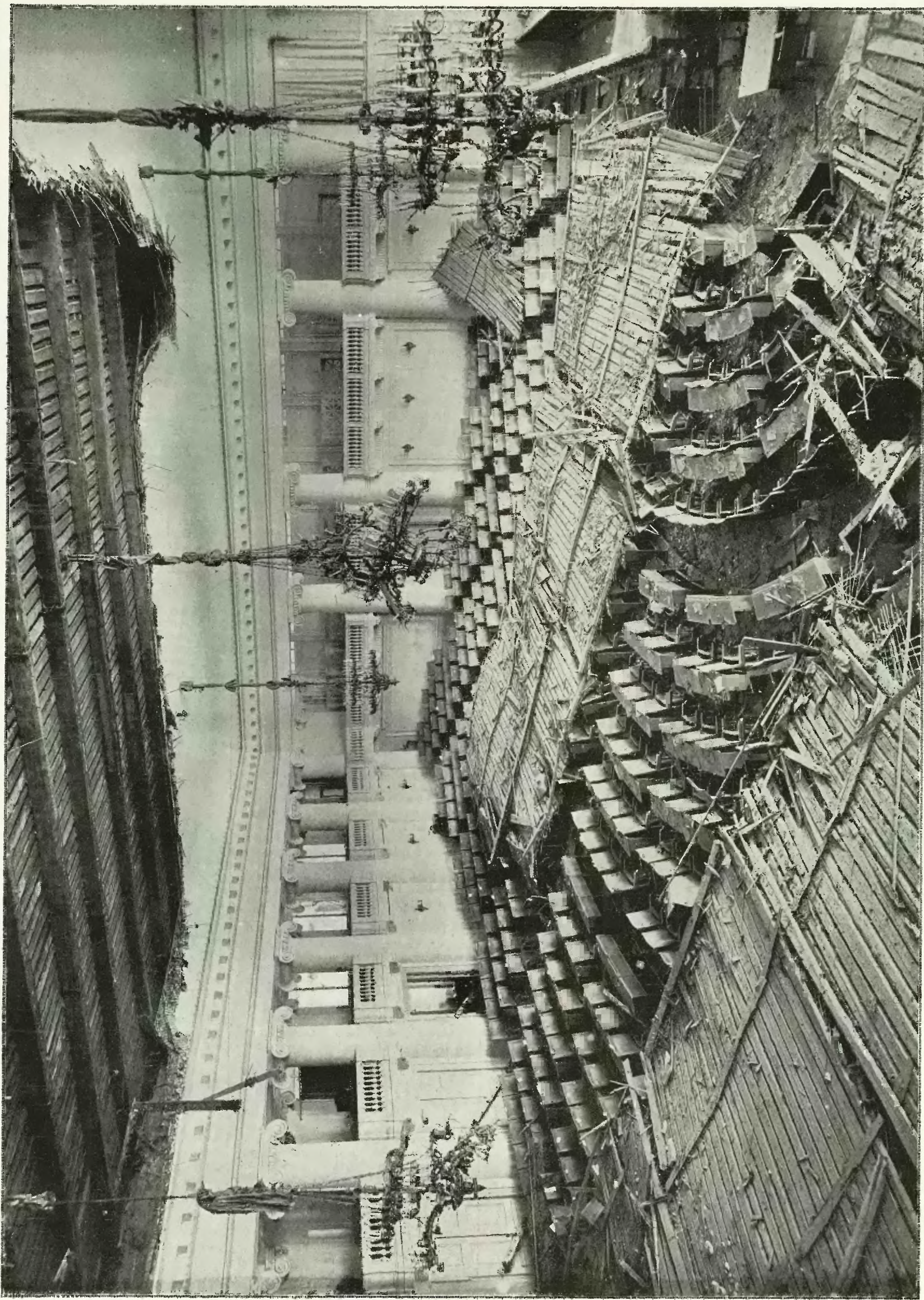
M<sup>me</sup> Hégion.

M. Victorien Sardou.

LA SAISON D'OPÉRA A MONTE-CARLO. — Une répétition de « Théodora ».

Théodora, l'opéra que M. Victorien Sardou lui-même a tiré de son drame, et dont M. Xavier Leroux a écrit la musique, a été représenté, le 19 mars, avec beaucoup de succès sur la plus mondaine des scènes, celle du théâtre de Monte-Carlo. Les répétitions de cette œuvre s'étaient poursuivies avec un entrain, un emballement dont M. Sardou, qui, cependant, en avait vu bien d'autres, se déclara émerveillé. Pour nos lecteurs, le dessinateur Sem a pris sur le vif une scène amusante de ces répétitions. Sur le plateau, M. Gunsbourg indique à M<sup>me</sup> Hégion — peu flattée ici par un trop malicieux crayon — la façon de lancer un geste. M. Xavier Leroux, au piano, oublie sa partition pour suivre le jeu de Théodora. Tout auprès, discrètement approbateur et souriant, se tient M. Victorien Sardou, arborant son inséparable foulard blanc et son légendaire bérêt de velours.





L'ÉCROULEMENT DU PLAFOND DE LA SALLE DES SÉANCES DE LA DOUMA

Phot. Bulla.

Peu s'en est fallu qu'on eût à déplorer, au palais de Tauride, une véritable catastrophe : dans la matinée du 15 mars, à 5 h. 1/2, le plafond de la salle des séances de la Douma s'est effondré, sur les trois quarts de sa surface, tordant, arrachant en partie les lustres, et venant recouvrir de ses lattes et de ses plâtras les banquettes. Si un pareil accident s'était produit en séance, les conséquences en auraient été certainement tragiques. Ce sont surtout les bancs du centre et de la gauche qui ont été atteints. L'aspect de la salle, si fraîche, si jolie, naguère, est lamentable. Les dégâts matériels sont extrê-

mement importants, et il faudra quelque temps pour les réparer. Aussi a-t-on dû choisir pour la Douma un autre local. Provisoirement, elle tiendra ses séances dans la salle du Conseil de l'empire. Cet accident n'a d'autre cause que l'im-péritie administrative. Lorsqu'on aménagea, très solidement, cette ancienne salle des fêtes en salle des séances pour le parlement, que l'on construisit les gradins de ciment armé, on négligea de se préoccuper de l'état du plafond, qui n'avait pas été réparé depuis longtemps. On vient de voir le résultat de cette imprévoyance.



## LES LIVRES et LES ÉCRIVAINS

LES DEUX NOUVEAUX VOLUMES DE M. FRÉDÉRIC MASSON SUR "NAPOLEON ET SA FAMILLE" (1).

Ce n'est pas l'histoire de Napoléon, ni celle de l'Europe pendant son règne, que s'est proposé d'écrire M. Frédéric Masson ; il a voulu seulement rechercher dans son grand travail « l'influence qu'a exercée sur les desseins, les actes et la destinée de l'empereur, l'esprit de famille ». A ses frères, à ses sœurs, Bonaparte a distribué l'Europe, allant jusqu'à donner la Toscane à Elisa et à Félix Bacciochi. Aucun n'a été oublié. En son agonie de Fontainebleau, abandonné de tous, non seulement de ses maréchaux, mais de ses proches, à cette heure douloureuse, à quoi songe-t-il encore ? Toujours au bien-être des siens, aux rentes qu'on leur doit faire, au titre de prince et princesse qu'ils pourront conserver.

En échange, qu'a-t-il reçu ? Que reçoit-il surtout vers la fin, quand la fortune semble l'abandonner ? Prenons d'abord Joseph, installé sur le trône d'Espagne. La culpabilité de Joseph n'est-elle pas quelque peu exagérée par M. Masson ? Sans doute la forte armée d'Espagne manqua, après la retraite de Russie, sur les immenses champs de bataille de l'Allemagne, où elle aurait certainement déterminé la victoire en faveur de Napoléon. Mais, qui avait engagé les malheureuses affaires d'Espagne ? Qui, hanté par l'idée unique du blocus continental, avait envoyé le prince des Asturies, Ferdinand VII, à Valençay, dans une sorte de captivité ? Dans un livre très substantiel : *les Guerres d'Espagne sous Napoléon*, M. Guillou n'est pas toujours de l'avis de M. Masson et, sans justifier Joseph, ne l'accable pas outre mesure. J'estime qu'il a raison. Toutefois, il faut bien avouer que le frère aîné de l'empereur n'a montré pendant son règne ni talents militaires, ni talents administratifs, et que, chargé de la défense de Paris, pendant les jours suprêmes, il fut, par son manque de décision et d'énergie, par sa surprenante inactivité, un homme néfaste.

Voilà pour Joseph. Louis s'occupe de fade littérature et réclame sa couronne à laquelle il a renoncé, par une nette abdication, depuis trois ans. Jérôme, après avoir, pendant la campagne de Russie, quitté sans ordre son commandement, n'a souci que de ses plaisirs ; il n'a opposé dans Cassel et dans ses Etats de Westphalie aucune force sérieuse aux envahisseurs. Au moment où la France agonisait avec son empereur, il s'est acquis, à Stains, une fastueuse résidence qu'il habite avec sa femme, la grosse Catherine de Wurtemberg. Quand Paris est pris, et Napoléon perdu, il écrit à leur sœur Elisa cette touchante oraison funèbre : « L'empereur, après avoir fait notre malheur, se survit. » C'est cependant ce même Jérôme qui, sous le second Empire, habitait le Palais-Royal et, à des heures régulières, apparaissait sur les terrasses, salué par la foule émue comme un représentant de la grande légende, comme un frère du grand empereur.

Et pourtant Joseph, Louis et Jérôme, on les innocente presque quand on examine les autres membres de la famille. Murat se montre comme « le plus extraordinaire traître » ; le mot est de Napoléon lui-même. En janvier 1813, il s'enfuit précipitamment, sans prévenir, de l'armée d'Allemagne, traverse Rome comme un éclair, accourt à Naples qu'il veut garder à tout prix. Bien plus. Le rêve de l'unité italienne, à son profit, avec Rome pour capitale, est né dans son cerveau. Comédien, hâbleur et fourbe, il entre en pourparlers avec les patriotes italiens. En même temps

qu'il traite avec l'Autriche et avec l'Angleterre, moins accommodante que l'Autriche, il continue de flatter l'empereur, de l'endormir par des protestations de fidélité. La sœur de Napoléon, Caroline, mise dans la confiance des projets de son mari, non seulement ne les désapprouve pas, mais les exagère. Le 8 janvier 1814, le traité avec l'Autriche est signé. Le 24 janvier, Murat chasse de Rome le général Miollis, et tourne contre la France cette armée napolitaine de trente-cinq mille hommes sur laquelle comptait l'empereur. Malgré la promesse faite au vice-roi Eugène, Murat fait attaquer, sans prévenir des hostilités, Robiera par les troupes austro-napolitaines et verse, lui, l'ancien soldat de la République, le maréchal de l'Empire, le sang français. Plus tard, on verra jusqu'à quel point son ignominie lui devait peu profiter.

Subornée et effrayée par Murat, désireuse de ne pas perdre Lucques et de ne pas être troublée dans ses habitudes, Elisa livre à son beau-frère la Toscane et Livourne. Aucune duplicité chez elle, aucune mauvaise pensée contre le chef et le bienfaiteur de la famille, mais le soin de n'être pas enveloppée dans sa catastrophe.

Sans doute reste le prince Eugène, le vice-roi, parfaitement dévoué, auquel, sous le second Empire, on a fait une réputation de chevalerie, d'inébranlable attachement. Eh bien, là encore, quelles taches nous allons découvrir et combien différente de la légende éclate la réalité ! Nous sommes loin certainement d'un Murat, du « plus extraordinaire traître », mais Eugène se ménage et peut-être songe-t-il au partage de l'Italie avec Murat. Sa femme, Auguste de Bavière, d'une extrême beauté, l'a rendu singulièrement amoureux et docile. Malgré tout, il a repoussé les avances de son beau-père, le roi de Bavière, qui avait tenté de l'attirer à la coalition : le 13 mai, Napoléon l'avait expédié à Milan où il devait commander trente-cinq mille hommes. Mais impossible de l'amener, au moment critique, à quitter l'Italie, à laquelle il s'attache de toutes ses forces, comme au pays qui lui appartient et où doit se jouer sa destinée. En vain l'empereur aux abois l'appelle-t-il à Lyon, puis sur la Marne, où ses trente-cinq mille hommes auraient peut-être changé le sort de l'Empire. Eugène semble ne rien entendre et, dans tous les cas, imagine toutes sortes de raisons pour ne pas obéir.

Parmi tous les membres de cette famille Bonaparte, celle qui n'avait point de trône, Pauline Borghèse seule, paraît bonne et charmante. Avare, excepté avec les bijoutiers, elle offre de l'argent à son frère qui n'accepte pas ses générosités.

On conçoit que cette tribu ingrate, peu soucieuse de la France, ne visant qu'à assurer les possessions que lui a octroyées le grand empereur, n'ait inspiré qu'un médiocre enthousiasme à M. Frédéric Masson. Peut-être pour prouver sa thèse — car c'est une grande thèse qu'il développe et qu'il prouve dans la magnifique série de ses ouvrages — l'historien a-t-il un peu chargé les couleurs. Personne ne le contredira pour Murat ; personne non plus ne sera porté à absoudre les autres, mais on leur reconnaîtra peut-être, comme à Joseph, quelques bons côtés et quelque intelligence. Dans tous les cas, nous sentons jusqu'à quel point était fragile l'édifice à base familiale élevé par Napoléon. Ne nous dissimulons pas toutefois les responsabilités personnelles du grand empereur, l'erreur énorme qu'il commit en renversant la dynastie espagnole. Ce fut la cause principale de sa chute, que l'on peut seulement attribuer à lui-même et à son idée tout à fait géniale — mais qui, dans la pratique, eût exigé beaucoup de tempérament — du blocus continental.

E. LEDRAIN.

VIENNENT DE PARAÎTRE :

## Automobilisme.

« Voici venu le temps des hirondelles et celui des contraventions », constate M. Henry Kistemaekers dans une amusante fantaisie. Et ce n'est point là seulement une boutade. Tandis qu'aux premiers beaux jours nos chauffeurs les plus distingués sortent de superbes doubles phaétons, nos gendarmes les plus impitoyables exhibent des petits carnets tout neufs et des crayons, bien taillés, qui ne manqueront pas leur homme. Les hostilités sont ouvertes entre les agents de l'autorité qui verbalisent avec entrain et les chauffeurs qui récriminent avec rage. Les gendarmes invoquent la consigne, joyeusement. Les chauffeurs injurient l'administration dont les tracasseries et les mesures tyranniques sont, disent-ils, indignes d'une puissante industrie, d'un peuple libre. Les outils de vitesse perfectionnée ont — c'est un lieu commun de le répéter — une énorme utilité sociale. Il ne faut pas « assassiner » l'auto, pas plus d'ailleurs qu'il ne convient de favoriser le meurtre des passants paisibles et des inoffensives volailles par des chauffeurs trop pressés. Un remaniement des règlements actuellement en vigueur s'impose, et dans un délai prochain. Mais en attendant l'heureuse réforme, et tant que ces règlements existeront, force nous est bien de démêler, dans le maquis des textes administratifs, nos droits et nos devoirs. Or, cette tâche-là, qui hier encore nous paraissait au-dessus de nos forces, nous sera désormais rendue grandement plus facile par un précieux petit livre, *le Code du chauffeur*, que publie un avocat distingué, M. J. Imbrecq (Dunot et Finat, 7 fr. 50). Quiconque voudra construire, vendre, acheter, posséder, conduire ou revendre une automobile, apprendra ligne par ligne son Code du chauffeur. Il saura, dès lors, comment on se gare des contraventions quotidiennes, jugées jusqu'alors inévitables, comment on peut faire la nique au gendarme sans pitié, et aussi dans quel sens on doit souffler au législateur l'esprit de sa réforme.

## Histoire contemporaine.

Sur Gordon Pacha, cet extraordinaire aventurier du dix-neuvième siècle, qui fut successivement mandarin en Chine, pacha en Egypte, vice-roi du Soudan, commandant des troupes anglaises du Cap, puis, de nouveau, pour son malheur, généralissime du khédive contre le Mahdi, sur Gordon Pacha qui finit si tragiquement dans le désastre de Khartoum, M. Achille Biovès vient d'écrire un livre substantiel et fort captivant (Fontemoing, 3 fr. 50). En France, on n'a jamais eu beaucoup de sympathie pour Gordon, ce « missionnaire botté » dont l'évangile ne servait point nos intérêts nationaux. M. Achille Biovès s'efforce de nous faire revenir sur ces égoïstes préventions, car, pour son enthousiasme biographique, Gordon fut surtout un preux et un juste qui tint à la fois de Bayard et de don Quichotte. Et don Quichotte et Bayard furent également admirables.

Léo Delibes, Victor Massé, Jules Barbier, Georges Bizet, Berlioz, les figures les plus attachantes du monde musical, sont évoqués avec le charme de l'anecdote et la piété du souvenir dans le second livre de mémoires de M. Henri Maréchal : *Paris* (Hachette, 3 fr. 50). *Paris* sert, en quelque sorte, de préface à *Rome*, le volume précédemment publié par M. Maréchal. Il y a là, évidemment, un ordre de publication peu logique, mais qui, pour les ouvrages de cette nature, ne prend pas une bien grande importance.

## Albums.

Le dessinateur Henri Rudaux inaugure, chez l'éditeur Eugène Rey (*Notre époque : le Barreau*, 100 fr.), une très vivante galerie des personnalités contemporaines. Nos lecteurs jugeront de la haute valeur artistique de ce premier album — très richement édité, et préfacé par M. Jules Claretie — par les quatre portraits que nous publions à la page 194 de ce numéro.

## LES THÉÂTRES

Tous ceux qui ont vu Torin, fût-ce une seule fois, seront douloureusement affectés par sa mort. Sa bonne grosse figure épanouie suffisait à mettre une salle en joie et il savait soutenir le rire ainsi provoqué par un jeu plein de malice profonde sous une apparente naïveté. Torin (de son vrai nom :

Victor Schiffer) avait eu des débuts modestes ; il avait d'abord fait partie de troupes en tournée, puis était entré au Gymnase, ensuite au Vaudeville ; enfin il était passé aux Nouveautés où il avait conquis la grande notoriété en interprétant les forts rôles comiques de la *Dame de chez Maxim*.



M. Torin.

de la *Petite Fonctionnaire*, de *Florette et Patapon*, de *Vous n'avez rien à déclarer ?* le nombre d'autres vaudevilles, et, tout dernièrement encore, de la *Puce à l'oreille*.

Nombreux sont les théâtres qui ont modifié leur affiche cette semaine, pour annoncer, les uns une pièce nouvelle, les autres une reprise.

La collaboration de deux spirituels écrivains, MM. Francis de Croisset et Emmanuel Arène, nous a valu, au théâtre Réjane, trois agréables actes intitulés *Paris-New-York*. Le goût d'aristocratie qui pousse les jeunes milliardaires américains à rechercher en mariage les héritiers déshérités de nos plus anciennes et plus notoires familles, l'impérieux besoin d'argent qui pousse ceux-ci à profiter de ces... bonnes fortunes, t l sont les éléments de cette pièce que *L'Illustration* publiera dans un de ses prochains numéros, et qui est brillamment interprétée par Mmes Réjane, Daynes-Grassot, Blanche Toutain, Lantelme, Suzanne Avril, MM. Baron, Tarride, Signoret, Brûlé, Magnier, Noizeux. Ces noms sont, à eux seuls, des éloges.

En matinée, Mme Réjane joue une pièce pour jeunes filles, *Suzanne*, fort adroitement adaptée et traduite du roman anglais de Harlant par M. Dario Nicodemi.

L'Odéon a enfin représenté, trente-sept ans après qu'il fut écrit, le chef-d'œuvre lyrique de Théodore de Banville : *Florise*. L'argument en est tiré de ces quatre vers de Victor Hugo :

Toutes les passions s'éloignent avec l'âge,  
L'une emportant son masque et l'autre son couteau.  
Comme un essaim chantant d'histrions en voyage  
Dont le groupe décroît derrière le coteau.

C'est une soirée de poésie et de noble émotion dont il faut aller se délecter à l'Odéon, d'autant que M. Antoine corse le spectacle avec une des pièces de son répertoire.

A la Comédie-Française, M. Grand, acteur au jeu très moderne, qui fut élevé à l'école d'Antoine, a fait ses débuts officiels dans le classique par le rôle de Clitandre, des *Femmes savantes*. Il s'y est montré digne des chefs d'emploi qui l'entouraient.

M. Léon Xanrof, écrivain jadis chatnoiresque, a adapté en vaudeville une farce très drôle qui, imaginée par M. Kraats, a triomphé en Allemagne : *Bouffe la Route*. C'est, comme tous les vaudevilles à qui-proquos, assez difficile à conter en peu de mots, mais c'est facile à voir, et divertissant, d'autant que la troupe du théâtre Cluny l'enlève avec verve et entrain.

Le Châtelet a repris *le Voyage de Suzette*, pièce en dix-huit tableaux, de MM. Chivot et Duru, qui obtint un grand succès à la Gaité, en 1890. On l'a revue avec le même plaisir et on l'applaudira de nouveau pendant, sans doute, de longs soirs.

Les Mathurins ont changé leur spectacle. Quatre pièces nouvelles au programme. Toutes bien jouées. Citons plus particulièrement une très amusante comédie-bouffe de MM. Saint-Paul et Lupin : *Dans un fauteuil*, et une revuette cinglante : *Fouette, cochère !* de M. Jean Bataille.

Au petit Théâtre Moderne, on applaudit en ce moment une intéressante comédie en trois actes de M. Maurice Choppy, *Gavrochette*. On l'applaudirait même, à juste titre, sur des théâtres plus importants.

Le Nouveau Théâtre d'Art, groupement d'auteurs et de comédiens jeunes, a représenté, pour ses débuts, une aimable pasto-

(1) Ollendorff, tomes VIII et IX, ch. vol. 7 fr. 50.



rale, en vers, de M. Paul Souchon : *la Fausse Nymphe* et une œuvre de psychologie vigoureuse : *la Tentation de l'abbé Jean*, par M. Louis Payen.

#### NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

*L'Illustration* publie aujourd'hui *Dans la lande*, esquisse d'après nature, pour piano, de M. L.-A. Bourgault-Ducoudray.

« D'après nature » est bien la caractéristique de cette œuvre d'une singulière saveur. L'auteur de *Thamara*, le drame musical que l'Opéra vient de reprendre avec un gros succès, l'auteur de la *Rapsodie cambodgienne* et des *Chansons de la Bretagne* est avant tout un peintre. Il sait merveilleusement donner à l'auditeur la sensation de l'atmosphère qu'il s'est proposé de décrire ; c'est un remarquable coloriste dont la palette est d'une infinie variété.

*Dans la lande* est une pièce extraite d'un recueil intitulé *Esquisses d'après nature*. Sur un rythme triste, qui revient d'une façon lancinante avec des modulations tout à fait originales, M. Bourgault-Ducoudray décrit la désolation de la lande, mais l'auteur ne se borne pas à des modulations et à des harmonies ; il y a aussi dans son œuvre de la mélodie, qui est comme la fleurette, la branche de genêt dont se pare la solitude qu'il a voulu faire vivre à notre imagination. Et par là M. Bourgault-Ducoudray se rattache à la grande lignée des musiciens qui sont aussi des penseurs.

MM. Louis Fabulet et Robert d'Humières ont traduit un des *Chants de la jungle*, ces poèmes si curieux de Rudyard Kipling, le célèbre poète, si poète même quand il écrit en prose.

L'un de ces chants, *les Loups qui trottent*, a été mis en musique par M. Jean d'Udine, un de nos plus distingués musicographes qui n'occupe pas encore dans la critique la place qu'il mérite.

Rudyard Kipling fait parler les animaux tout comme notre La Fontaine, mais il les fait parler de façon plus profonde et plus vraie. Il entre pour ainsi dire dans la peau de la bête et prête à l'animal des pensées indéfinies ; il nous dit dans ses chants ce que pourrait penser cet animal. C'est là un art d'une très rare originalité.

MM. Louis Fabulet et Robert d'Humières ont fort bien rendu cela dans leur traduction qui laisse presque soupçonner l'harmonie imitative du vers anglais.

La musique que M. Jean d'Udine a écrite sur *les Loups qui trottent* est dramatique : elle suit nettement et rigoureusement la phrase poétique ; elle en reproduit la couleur avec une singulière puissance.

#### DOCUMENTS et INFORMATIONS

##### LA NOCIVITÉ DES HUITRES.

La « question » des huîtres occupe, de nouveau, l'attention des bactériologistes. Il y a quelques années, plusieurs cas de fièvre typhoïde furent attribués à l'ingestion d'huîtres parquées aux environs du port de Cette ; une enquête sérieuse sembla démontrer que ce mollusque n'entretient point de microbes pathogènes et que son infection accidentelle, toujours momentanée, est la conséquence de l'infection du lieu où il est déposé. Un bain de quelques jours dans l'eau de mer non contaminée suffit à débarrasser l'huître de tout parasite dangereux ; il est même reconnu que le nombre des microorganismes diminue considérablement à partir du jour où elle est sortie de l'eau. Certains auteurs n'hésitent pas à conclure que la nocivité des huîtres est d'autant plus grande qu'elles ont été extraites plus récemment des parcs d'origine.

De nouveaux empoisonnements s'étant produits, M. Baylac a fait une série d'observations sur des huîtres de la Méditerranée (Cette et étang de Thau) et sur des huîtres de l'Océan (Marennes). Comme ses prédécesseurs, il n'a point trouvé le bacille de la fièvre typhoïde, et c'est de façon fort irrégulière qu'il a rencontré d'autres microbes pathogènes assez peu dangereux.

Mais ces derniers cas d'empoisonnement lui avaient paru présenter des phénomènes d'intoxication semblables à ceux que provoque l'ingestion des viandes avariées plutôt que des signes d'infection. Aussi, après avoir analysé cette « eau des huîtres » si appréciée des gourmets, il a cherché, par des injections animales, à en déterminer le degré de nocivité.

La composition chimique a peu varié. Cette eau, très compliquée, contient de l'albumine, des sels ammoniacaux, des phosphates, de la silice, des chlorures, des matières organiques, etc. La dose (par kilo d'animal) nécessaire pour incommoder sérieusement un lapin a varié, suivant les conditions de fraîcheur et de température, de 44 centimètres cubes pour des huîtres fraîches par température inférieure à 16 degrés à 6 centimètres cubes pour des huîtres sorties de l'eau depuis trois jours et exposées dans une atmosphère de 25 degrés.

M. Baylac a voulu, ensuite, se rendre compte des avantages ou des inconvénients du trempage auquel recourent nombre de marchands pour renouveler la fraîcheur de leur marchandise. Deux jours après la sortie de l'eau, des huîtres conservées à une température de 16 degrés furent immergées

une heure dans de l'eau de la Garonne légèrement salée. Le lendemain, la dose nocive d'injection était tombée à 4 centimètres cubes.

Il semble donc permis d'affirmer, comme l'avait déjà fait M. Giard en 1904, que la fraîcheur et le parfait état de conservation des huîtres sont indispensables à leur complète innocuité. Et, tout en ne s'exagérant point la gravité des malaises que peuvent produire, sur des estomacs délicats, des huîtres d'une fraîcheur moyenne, il faut renoncer à soutenir que les huîtres les plus fraîches sont les plus dangereuses.

##### STATISTIQUE DES BREVETS.

Le nombre total des brevets français délivrés en 1905 s'est élevé à 12.950, dont 1.941 s'appliquent à des machines.

Les transports sur routes en revendiquent 1.427, dont 633 concernent des voitures proprement dites et 516 des automobiles ; les chemins de fer et tramways n'ont donné lieu qu'à la délivrance de 459 brevets.

Les instruments de précision et l'électricité présentent le chiffre de 1.266 brevets : 247 sont relatifs à la production de l'électricité et aux moteurs électriques ; 254, au transport et à la mesure de l'électricité ; 98, aux lampes électriques.

Les appareils de physique réclament 307 brevets ; les arts chimiques, 755, et l'alimentation, 350.

Ce chiffre peut paraître inquiétant, car il est bon de se méfier des inventions concernant les aliments.

Sur les 12.950 brevets concédés, 6.301 l'ont été à des Français ; 2.305 à des Allemands ; 1.632 à des Américains, et 1.075 à des Anglais. Dans le total, la Russie figure pour 70 unités, et le Canada pour 61.

Rappelons que le « Bureau des Patentes » — c'est le nom donné d'abord aux brevets d'invention — date de l'année 1791, et que, cette année-là, le nombre des patentes délivrées fut seulement de 34.

L'année 1830 compta 452 brevets ; 1845, 2.666 ; 1855, 5.393 ; 1878, 7.800 ; 1889, près de 9.000, et 1.900, près de 13.000 ; mais ces quatre dernières années étaient des années d'exposition.

##### INEFFICACITÉ DU TIR CONTRE LA GRÊLE.

M. le sénateur Blaserna, qui avait été chargé par le gouvernement italien d'étudier les effets du tir sur la chute de la grêle, vient d'adresser à l'Académie dei Lincei un rapport concluant à l'abandon définitif des expériences commencées en 1902, dans la région de Castelfranco, en Vénétie.

Sur une surface de 6.000 hectares, qui avait énormément souffert de la grêle au cours des deux années précédentes, on avait réparti 200 canons se chargeant à 180 grammes de poudre de mine, auxquels

on ajouta plus tard 22 canons à acétylène. Les parties les plus ravagées par la grêle furent celles pourvues des meilleurs canons, et les surfaces restées sans défense furent indemnes.

On essaya ensuite des fusées qui, ne montant pas au delà de 200 à 300 mètres, ne pouvaient avoir aucune influence sur les nuages à grêle. Enfin, en 1906, on fit partir 250 fusées Aulack qui s'élevaient jusqu'à 900 et même 1.200 mètres, et 60 bombes en carton, pesant 8 kilogrammes et explosant à environ 800 mètres de hauteur. Les résultats furent nuls. L'inefficacité du tir pour éviter la grêle semble donc établie.

##### CONSERVATION DES FLEURS COUPÉES.

Nous avons signalé, il y a quelques mois, les premières expériences effectuées par M. Mercier, de Dijon, qui était arrivé à conserver fraîches, durant plusieurs semaines, en les maintenant dans une glacière, certaines espèces de fleurs coupées, notamment des pivoines de Chine.



Bouquet de pivoines et lilas après trois semaines de frigorification.

De nouvelles expériences, tentées sur une grande variété de fleurs ont donné les résultats suivants. Les asters ont été conservés 30 jours ; les bouvardias, 35 ; les chrysanthèmes des prés, 25 à 32 ; les dahlias, 25 ; les giroflées, 28 et, parfois, 46 ; les glaïeuls, 23 ; les jacinthes, 30 ; les lis en bouton, 30 ; le muguet, 20 à 30 ; les narcisses, 35 ; les œillets, 28 à 35 ; les pâquerettes, 30 ; les pivoines, 114 ; les tulipes, 28 ; les boutons et les fleurs d'oranger, 65. La fleur de canna et le lilas ont donné de mauvais résultats.

Les fleurs étaient placées dans une glacière à quelque distance d'un bloc de glace, à une température voisine de + 2° avec un état hygrométrique voisin de 90 %. Dans une cave frigorifique avec une température de + 5° et un degré hygrométrique de 60 %, les résultats ont été mauvais.

De façon générale, il semble que la bonne conservation exige une humidité assez grande, mais insuffisante pour provoquer les moisissures, et l'obscurité. Il est préférable de débarrasser la plante de ses feuilles.

Le parfum, très atténué pendant la réfrigération, reprend toute sa force après quelques heures de séjour à la température normale, et les fleurs durent à peu près le même temps que si elles venaient d'être cueillies.

##### GUILLAUME II EN PROMENADE.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, étant donné ses façons d'autocrate et son goût de la représentation pompeuse, Guillaume II n'est pas de ces souverains que leur grandeur attache au rivage, s'il est permis d'employer au sens figuré le mot fameux de Boileau. Il se plaît parfois à franchir la distance qui le sépare de ses sujets et à se promener parmi eux, sinon tout à fait bourgeoisement — il ne renonce pas volontiers à l'uniforme — du moins pédestrement. C'est ainsi que, ces jours derniers, on pouvait le voir, accompagné de l'impératrice, du prince Auguste-Guillaume, son quatrième fils, et de la princesse Alexandra-Victoria de Schleswig-Holstein, fiancée de celui-ci, parcourir les avenues du Thiergarten. Ce vaste parc, situé aux portes de Berlin, est très fréquenté ; aussi l'empereur, aisément reconnu, a-t-il mainte occasion de rendre leur salut aux simples promeneurs, flattés de la rencontre ; peut-être l'accomplissement de ce devoir de politesse ne va-t-il pas pour lui sans quelque fatigue ; mais le soin de sa popularité vaut bien ce léger sacrifice.



Guillaume II.

L'impératrice.

La princesse Alexandra Victoria.

Le prince Auguste Guillaume de Prusse.

La famille impériale d'Allemagne en promenade dans le Thiergarten, à Berlin. — Phot. Hoeckel.



## AUTEUR ET CRITIQUE

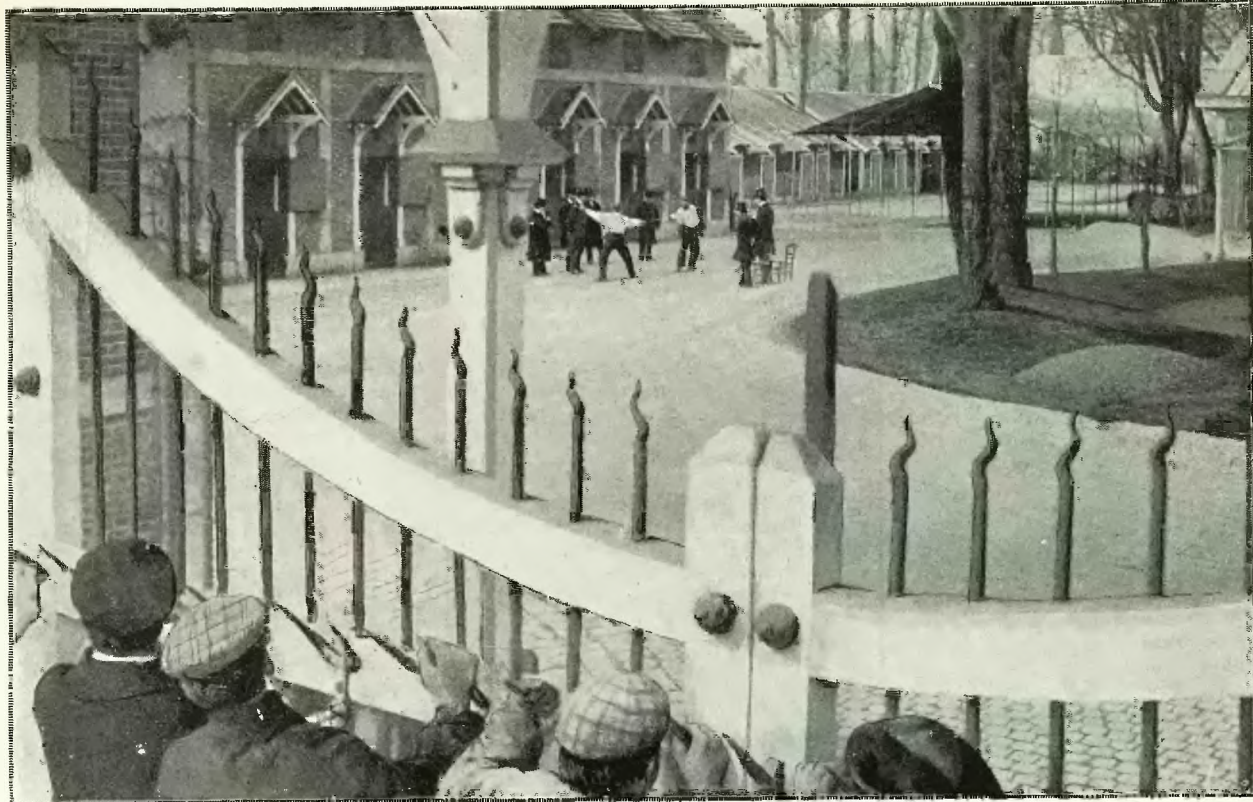
Mercredi dernier, à Neuilly, duel éminemment parisien, éminemment littéraire aussi, car les adversaires étaient deux écrivains très connus, M. Adolphe Brisson, qui, digne successeur de Francisque Sarcey et de Gustave Larroumet, rédige la chronique théâtrale du *Temps* avec une incontestable autorité, et M. Emmanuel Arène, tout ensemble critique et auteur dramatique, dont M. Adolphe Brisson, la veille même de l'affaire, louait fort justement l'esprit, en le qualifiant d'« éblouissant ».

Comment ces confrères habitués déjà de longue date à des rencontres courtoises dans l'accomplissement du devoir professionnel ont-ils été soudain amenés à une rencontre sur le terrain ? Les procès-verbaux disent seulement qu'une lettre offensive fut adressée à M. Brisson par M. Arène. Il est permis toutefois de remarquer que l'incident s'est produit au lendemain d'un « lundi » dans lequel le critique du *Temps* avait jugé avec quelque sévérité la nouvelle pièce du théâtre Réjane, *Paris-New-York*, dont M. Emmanuel Arène est un des auteurs. Quoi qu'il en soit, M. Brisson exigea une réparation par les armes, incontinent accordée, et, après quelques reprises, où les adversaires se mesurèrent l'épée à la main, M. Arène reçut au bras une légère blessure qui mit fin au combat.

Cet incident personnel offre une solution élégante, mais non définitive, d'un problème difficile bien souvent posé sans résultat, lequel consiste à établir un juste équilibre entre les droits de la critique et la susceptibilité des auteurs. En de pareils conflits, le public est peut-être l'arbitre le plus impartial, le meilleur conciliateur. Son arbitrage, *L'Illustration théâtrale* va, pour sa part, lui fournir le moyen de l'exercer en publiant *Paris-New-York*, et nos lecteurs, nous en sommes convaincus, apporteront un intérêt particulier à une pièce qui mérite d'autant plus l'attention qu'elle a fait verser quelques gouttes de sang.

## LES OBSÈQUES DE M. CASIMIR-PÉRIER

Les obsèques de M. Casimir-Périer ont eu lieu, le 15 mars, à Pont-sur-Seine, sans caractère officiel, suivant les volontés du défunt, mais en présence de représentants du gouvernement auxquels s'était joint M. Loubet. A l'issue du service religieux, le cercueil, recouvert d'un drap noir tout uni, fut transporté au cimetière attenant à l'église pour être déposé dans la sépulture de famille. La plupart des assistants, en lui adressant le dernier salut, jetèrent l'eau bénite, et l'on remarqua l'abstention des ministres ; mais M. Loubet, on le remarqua aussi, ne voulut point les imiter : son tour venu, prenant l'aspersoir, il accomplit avec une correction respectueuse le geste rituel. Et, dans l'austère simplicité de la pompe funèbre, cette confrontation suprême des deux anciens présidents de la République fut, surtout dans les conjonctures présentes, une scène émouvante, digne d'inspirer l'éloquence d'un nouveau Bossuet.



M. Arène. M. Brisson.

Le duel Adolphe Brisson-Emmanuel Arène, dans la cour de l'établissement Chéri-Halbronn, à Neuilly.



Le petit Ambrosini. — Phot. Boboly.

## UN BÉBÉ VICTIME DE L'« IÉNA »

En plus de tant de braves marins fanchés au poste d'honneur, la catastrophe de l'*Iéna* a fait une innocente victime, pour qui la fatalité fut vraiment cruelle.

Le jeune Laurent Ambrosini, un bébé de deux ans, qui jouait avec sa nourrice sur les talus des fortifications de Missiessy, a été coupé en deux, comme l'enseigne Roux, par un éclat d'obus, — du projectile, a-t-on dit, lancé par la *Patrie* pour forcer les portes du bassin où brûlait l'*Iéna*.

## L'ENSEIGNE JEAN-ANTOINE ROUX

La semaine dernière, dans la hâte avec laquelle il nous a fallu réunir des documents photographiques sur la catastrophe

Il s'en présenta, d'un seul coup, sept. L'enseigne, qui venait de quitter l'*Iéna* en flammes, prit leur tête et le premier se dirigea vers les prises d'eau, au milieu d'une grêle de projectiles lancés en tous sens par les explosions successives. En un clin d'œil, sans avoir pu accomplir sa mission, la vanne, rouillée, ne fonctionnant pas, Roux fut coupé en deux par un obus et précipité dans le bassin, sous les yeux de ses hommes, terrifiés. Il fallut, un peu plus tard, devant l'inutilité constatée des efforts des vaillants qui l'accompagnaient, que le



L'enseigne de vaisseau Roux. — Phot. Jotte-Latouche.



LES OBSÈQUES D'UN ANCIEN PRÉSIDENT. — M. Loubet aspergeant d'eau bénite le cercueil de M. Casimir-Périer.

de l'*Iéna*, nous avons accepté comme étant le portrait de l'enseigne Roux une photographie qui était en réalité celle d'un autre officier de marine du même nom, lieutenant de vaisseau d'ailleurs, et qui était déjà décoré de la Légion d'honneur. Nous nous empressons ici de réparer notre erreur en donnant, cette fois, le vrai portrait — communiqué par la famille — du valeureux officier mort au moment où il s'efforçait d'ouvrir les vannes du bassin n° 2 de Missiessy, afin que l'eau, en pénétrant dans la cale sèche, vint inonder l'*Iéna* et y noyer l'incendie. Le préfet maritime avait demandé cinq hommes de bonne volonté.

cuirassé [*Patrie*] défonçât d'un coup de canon la porte du bassin.

Cette fin admirable était celle qu'avait rêvée Jean-Antoine Roux. Une lettre écrite de son frère rapporte ce propos qu'il tenait naguère à son oncle, M. Corron :

« Tu es né héroïque, lui disait celui-ci, et tu finiras par une mort héroïque. » Et lui de répondre : « Je ne demande que cela. Tu comprends, mon oncle, un marin mourir dans son lit, ce serait grotesque ! »

Samedi, aux funérailles des victimes de l'*Iéna*, le président de la République déposait sur le cercueil de l'enseigne Roux l'étoile des braves.